Benoit DUPUIS

Plantes utiles en Afrique

« …La lumière brille partout mais la vérité entière demeure inaccessible, chacun n’en saisissant qu’un rayon… »

Table des matières

Table des matières *3*

Introduction *4*

Chapitre 1 ..... *6*

Etat des lieux de la situation sanitaire en Afrique *6*

1- Généralités **6**

2- Exemple de la situation sanitaire de Dori **6**

Chapitre 2 ..... *9*

La médecine traditionnelle *9*

1- Un pouvoir de traitement millénaire **9**

2- Le bouleversement de l'industrie pharmaceutique occidentale **10**

3- La particularité de la phytothérapie **12**

4- Conclusion **12**

Chapitre 3 ..... *14*

Principales pathologies et possibilités de traitements par les plantes *14*

1- Maladies parasitaires **14**

a- Amibiase 14

b- Bilharziose 16

c- Paludisme 19

d- Verminoses 26

2- Maladies fonctionnelles **27**

a- Antifatigue 27

b- Antidiarrhéique 28

c- Anti-arthrosiques 29

d- Hypoglycémiants 29

e- Antihypertenseurs 31

3- Plantes à usage quotidien **34**

a- Insectifuge 34

b- Plaies et cicatrisation 34

4- Conclusion **36**

Chapitre 4 ..... *37*

Possibilités de développement *37*

Conclusion *39*

Bibliographie *40*

Introduction

Le paradoxe qui frappe le plus pour un occidental qui étudie la phytothérapie Africaine, c'est la diversité des thérapeutiques, en regard de l'indigence de la pharmacopée occidentale ; c'est la pauvreté des connaissances en terme de physiopathologie, mais l'immense étendue des connaissances en terme de traitement.

Depuis les temps les plus reculés et ce dans toutes les parties du globe, l'homme s'est efforcé de trouver dans son environnement immédiat les moyens de sa subsistance et de son bien-être. Dès que la question vitale de l'approvisionnement en nourriture fut résolue, il entreprit de découvrir ce qui pourrait l'aider efficacement à combattre la maladie et la douleur sous toutes leurs formes. Il se tourna naturellement vers les plantes, et en expérimenta empiriquement les propriétés thérapeutiques, avec les conséquences parfois désastreuses que l'on peut imaginer. Puis les classifications apparurent, liées la plupart du temps aux traditions magico religieuses ou chamaniques des peuples concernés. Au cours des siècles, ces classifications s'affinèrent, s'étoffèrent, pour nous livrer sous des formes précises et parfois très complexes les différents herbiers que nous connaissons aujourd'hui. L'immense réserve de savoir contenu dans ces traditions fut utilisée au cours des âges par toutes les populations du globe comme source de remèdes. Cette connaissance prit le nom de phytothérapie, ce qui signifie : soigner avec les plantes.

S'appuyant sur le savoir des tradipraticiens, plus de 80% de la population africaine utilise les plantes médicinales, soit pour des soins personnels, soit pour ceux de leur bétail. Enfin, de nombreuses études scientifiques ont été entreprises dans ces régions, afin d'étudier l'aspect botanique et thérapeutique de ces plantes, et de tenter d'intégrer leurs propriétés médicinales dans un système de santé moderne.

Dans les pages qui suivront, nous survolerons tout d'abord rapidement l'état des lieux de la situation sanitaire en Afrique, accompagné d'un exemple concret.

Puis, nous nous intéresserons à la médecine traditionnelle africaine et au système culturel qui la porte et qui lui donne toutes ses particularités. Nous verrons, comme il a été souligné en introduction, qu'elle possède un niveau de connaissance restreint dans le domaine de la physiopathologie, mais une connaissance précise et extrêmement riche dans le domaine de la thérapeutique. Nous risquerons une hypothèse pour expliquer pourquoi notre système de santé occidental a développé à l'inverse une connaissance approfondie de la physiopathologie, et stagne cependant dans le domaine de la recherche pharmaceutique.

Ensuite viendra le cœur de notre sujet, où nous essaierons de présenter quelques grands problèmes de santé typiquement africains et les ressources phyto thérapeutiques pouvant y répondre.

Nous pourrons enfin essayer de comprendre quelles sont les possibilités de développement de cette phytothérapie africaine au travers d'un exemple ayant déjà fait ces preuves dans un hôpital traditionnel d'Afrique de l'ouest.

Chapitre 1

Etat des lieux de la situation sanitaire en Afrique

1- Généralités

Les maladies tropicales concernent 500 millions de personnes dans le monde, soit 1 individu sur 10. Ce qui frappe le plus est l'oubli dans lequel sont tombés ces maladies, oubli reflété par des budgets accordés bien en deçà des besoins.

Le paludisme concerne 270 millions de personnes malades, et 2.1 milliards de personnes exposées. Il fait 1 à 2 millions de morts par an ; 2 enfants en meurent chaque minute. La bilharziose concerne 300 millions de personnes et fait 1 million de morts par an… alors qu'en guérir ne coûte pas plus d'1 dollar. Et l'on pourrait épiloguer aussi sur la lèpre, les filarioses, l'onchocercose, la leishmaniose, la maladie de Chagas, les diarrhées et pneumonies, le sida, en passant par les hépatites et les maladies sexuellement transmissibles, et tant d'autres maladies encore.

Ces pathologies constituent un handicap au développement des pays et des hommes, elles rendent des terres fertiles inhabitables et hypothèquent les croissances physiques et intellectuelles de ces populations.

2- Exemple de la situation sanitaire de Dori

Nous avons effectué en 2000, dans le cadre de nos études de médecine, un stage de 4 mois au centre hospitalier de Dori, au nord du Burkina-Faso, en Afrique de l'ouest. Il s'agit d'un pays enclavé, ce qui implique un fort retentissement sur les coûts de transport et les communications. Le Burkina-Faso, un des pays les plus pauvres du monde, fait partie du Sahel, qui est une entité géographique dont la définition première est climatique. Il s'agit de l'ensemble des régions, qui, au sud du Sahara, ne bénéficient que de pluies saisonnières de faible abondance, ce qui conditionne les activités des hommes et les confronte à des difficultés démesurées.

La situation sanitaire du pays reste marquée par une morbidité et une mortalité très élevées. La politique sanitaire était alors depuis 1987 tournée vers un renforcement des soins de santé primaire, cependant on constatait en 2000 une baisse de l'utilisation des établissements de soins, peut être due à une mauvaise intégration de ces structures de santé au sein de la population, ou à une utilisation prioritaire de la médecine traditionnelle (tradipraticiens, marabouts).

La région de Dori est la zone la moins scolarisée du pays. La transmission des messages d'éducation à la santé reste donc des plus précaires. Dans ce pays à dominance peule, l'activité économique est dominée par l'élevage et l'agriculture. Les conditions sont peu favorables à l'autosuffisance alimentaire. En 2000, le principal handicap demeurait le mauvais état des infrastructures routières. Aucun axe n'était alors goudronné, et la région ne possédait que des routes à viabilité incertaine posant de réelles difficultés d'évacuation sanitaire.

L'hôpital comprend encore à ce jour différents services (nous avons eu l'occasion d'y retourner en janvier 2010). On y trouve les services de médecine, psychiatrie, pédiatrie, imagerie médicale, laboratoire, pharmacie, chirurgie et maternité. L'effectif du CHR, toutes catégories confondues est de 103 agents, dont 6 médecins. Sur le plan matériel, il est doté de 2 ambulances 4x4, d'un appareil de radiographie et d'échographie, d'un groupe électrogène. À noter qu'il possède un fibroscope sans personnel compétent pour l'utiliser et l'absence d'électrocardiographe. Tous les soins, examens et transports sont payants. Un kit d'urgence coûtait en 2000 l'équivalent de 20000 CFA soit environ 3 euros. Une intervention chirurgicale coûtait l'équivalent de 15000 CFA soit 23 euros environ (non compris le matériel que le patient doit fournir…) et une journée d'hospitalisation coûtait environ 1 euro hors traitement. La seule prise en charge gratuite est celle de la tuberculose.

Nous avons reproduit grossièrement ci-dessous le rapport d'activité 2009, qui, même s'il n'est que sommairement représentatif de la réalité, est malgré tout instructif.

Service de médecine :

Affections	Diarrhées fébriles	Insuf cardiaques	SIDA	Palu	Broncho-pneumopathies	Anémie	HTA	ulcères	autres
Nombre de cas	47	34	29	35	59	17	14	10	91

Service de Pédiatrie :

Affections	Palu	Anémie	Broncho-pneumopathies	Dysenteries	Marasme	Typhoïde	méningites	autres
Nombre de cas	301	12	41	27	19	11	3	9

NB : nombre d'habitants dans la ville de Dori en 1999 = 30 000

Ces données sont à interpréter. A peine 800 hospitalisations à caractère médical dans une ville de 30 000 habitants parait dérisoire pour un occidental. Le SIDA fait des ravages dans ces régions, et on ne note que 29 cas pris en charge, en sachant bien que les cas suivis en ambulatoire dans cette région doivent être réduits à néant. Les cas de drépanocytose ne sont que trop épisodiquement vus pour y être notés. En observant donc le rapport d'activité de l'année 1999, la répartition selon le type d'affections, et le nombre de cas

pris en charge pour chaque affection, il est notable que l'hôpital de Dori est sous fréquenté. La structure et le fonctionnement de l'hôpital, certainement occidentalisés, ne semblent donc pas répondre aux attentes de la population qui s'y sent certainement étrangère. Ensuite, le coût représenté par les différents soins est certainement un obstacle à la fréquentation de cet établissement de santé. Il va sans dire qu'une majeure partie de la population a donc probablement recours à la médecine traditionnelle. Nous verrons plus loin qu'il est important, dans un système de soins, de tenir compte du contexte culturel dans lequel les patients se reconnaîtront et adhèreront donc beaucoup plus facilement à la relation d'aide qui leur est proposée. D'autre part, nous comprendrons plus tard que dans ces pays de grande précarité, la nouveauté, l'inconnu font peur, et on est volontiers dans un système de reproduction de ce que les anciens ont fait… Hors, un hôpital neuf, c'est un bouleversement dans ce paysage rural peuplé de touaregs et de peuls.

Chapitre 2

La médecine traditionnelle

1- Un pouvoir de traitement millénaire

On qualifie encore à notre époque, dans les journaux et dans les revues, du terme péjoratif de « sorciers » les thérapeutes des médecines traditionnelles d'Afrique, d'Asie, d'Amérique et d'Océanie. Les ouvrages d'anthropologie donnent à ces médecines une image tronquée, superficielle et perçue à travers le biais de notre propre culture. On décrit des rituels étranges, des cérémonies surprenantes souvent accompagnées de transes et dont la signification profonde nous échappe. Finalement, la vision qu'on en retire est celle des médecines folkloriques, imprégnées de superstitions donc de peu d'intérêt pour des esprits qui se veulent éclairés, rationnels, scientifiques. En réalité, toutes ces enquêtes demeurent à la surface des choses. Ce qu'elles décrivent correspond à la pointe émergée de l'iceberg mais la base profonde leur demeure inconnue. Cette base correspond à l'immense richesse thérapeutique de ces médecines accessibles seulement aux initiés et aux disciples en cours de formations. Il ne vient pas à l'idée que les médecines traditionnelles, dans leur pratique quotidienne, soignent les maladies les plus graves et qu'elles pourraient lutter contre les fléaux de notre temps. La médecine traditionnelle contient finalement le pouvoir de traitement millénaire de l'humanité.

En Afrique, les guérisseurs quadrillent les territoires des différentes cités. Des études montrent que la majorité de la population y a recours. Dans cette partie du monde, les pratiques thérapeutiques ont donc une forte connotation magique et religieuse. Les recettes y sont souvent complexes : jusqu'à 20 plantes par préparation. On y trouve des plantes reconnues curatives, et des plantes sensées apporter de la puissance au remède, agrémentées d'ingrédients magiques d'origine animale, végétale ou minérale qui frappent l'imagination par leur symbolisme, et leurs signes extérieurs marquants (Empirisme et théorie de la signature). Le tout peut être enfermé dans un fétiche qui cumule les forces de chacun des constituants et incarne la puissance médico magique du guérisseur, qui en fait sa réputation.

Dans ces sociétés traditionnelles, à la différence de nos sociétés occidentales, le « pourquoi des choses » (et donc le mode de fonctionnement d'un traitement) intéresse peu, et cette affluence vers ces pratiques peut nous apparaître comme un manque d'objectivité. Cependant, il faut, à notre sens, se garder de tout jugement puisque cela n'est que le reflet d'un système culturel, important à prendre en compte dans une démarche de soins. Le but n'étant pas de développer chez chacun une pensée rationaliste, les conceptions de la

maladies et des guérisons reste et restera hétérogène. Il faut de plus reconnaître que les guérisseurs possèdent certainement une excellente connaissance du psychisme de leurs semblables et ont su développer une véritable psychothérapie ; il faut que le malade croit en ce mécanisme ainsi que la société qui l'entoure, tout comme d'ailleurs notre société occidentale croit en la médecine moderne. Le produit végétal ne sera qu'un adjuvant dont le rôle n'est pas forcément rationnellement perçu.

Le savoir des médecines traditionnelles se fait selon une transmission particulière, orale, discontinue, qui peut donner une impression d'infériorité en regard d'une transmission magistrale ou écrite. Cependant, *notons que cette transmission orale va de pair avec un sens aigu de la mémoire, de l'instinct, de l'intuition*. Un tradipraticien est à la fois botaniste, pharmacien et thérapeute. La soif d'apprendre va de pair avec la patience puisque la formation est de 15 ans en moyenne. Comme nous l'avons dit en introduction, ce qui frappe, avant tout, c'est l'indigence des traitements appris à l'université comparée à l'énorme richesse des traitements phyto thérapeutiques en médecine traditionnelle africaine. Enfin, on peut dire que l'initiative caractérise la thérapeutique traditionnelle, tandis que nous autres occidentaux, sommes sous le joug de recommandations standards de bonnes pratiques.

2- Le bouleversement de l'industrie pharmaceutique occidentale

Il faut dire que nos politiques ont fait de la pharmacie une question stratégique. L'industrie pharmaceutique possède une puissance de pression et une force de frappe phénoménale qui a formaté la pratique médicale occidentale. Traditionnellement, cette industrie se doit d'être plus une industrie de l'invention dans un but d'amélioration d'un service. Aussi, la biologie devrait être à l'origine de la découverte des médicaments. Or l'histoire montre que cela s'est plutôt fait dans le sens inverse. La maladie pourrait presque être en passe de devenir ce que le médicament soulage, et l'industrie est devenue une industrie de la reproduction de molécules. De plus, le terrain exploité par la recherche pharmaceutique est de moins en moins fertile du fait des exigences requises avant l'homologation d'un nouveau médicament, qui exige de plus en plus d'études cliniques, nécessaire du fait des risques encourus par les consommateurs et du fait des améliorations imperceptibles de plus en plus dures à mettre en évidences avec les nouveautés thérapeutiques. Ces nouveautés sont rares… et ne sont souvent que des cousins ressemblants. Il ne s'agit donc pas seulement d'un manque de créativité et d'inventivité. Il ne s'agit pas non plus du « fond du panier » et d'un manque de nouvelles molécules thérapeutiques… C'est plus dans l'obligation de changer ses méthodes de recherche que l'industrie est devenue moins fertile en nouveaux traitements, et donc dans l'obligation maintenant de comparer tout nouveau traitement à un précédent ou à un placebo.

Ce manque de fertilité peut être dû aussi à la progressive transition des maladies infectieuses (où on a affaire à du vivant dans du vivant, et où on peut étudier tout traitement sur une boîte de pétrie), vers les maladies du vieillissement, où les études sont beaucoup plus compliquées. De plus, les discours qui parlent de plus en plus de prévention peuvent être le signe de l'impuissance actuelle à trouver de nouveaux traitements. En effet, à défaut de nouvelles percées thérapeutiques, on cultive l'idée d'une amélioration lente de l'état de santé qui se corrèle bien avec les améliorations infinitésimales des nouvelles molécules. Remarquons que la plupart des innovations ont été faites alors que l'on était la plupart du temps dans l'ignorance de mécanismes biologiques impliqués, et avant l'apparition des essais cliniques randomisés, par empirisme, puis recherche pharmacologique. « On vérifiait l'inocuité d'une molécule, puis on la confiait au clinicien, puis on lui trouvait des indications… cela ne se fait plus… »

C'est suite à la révolution thérapeutique du milieu du 20ème siècle que tout a été bouleversé. Le rythme des découvertes a du tenir compte de la gestion des risques et a dû se mettre sous le contrôle des pouvoir publics. Les essais cliniques vont alors fermer la porte à cette révolution thérapeutique qui certes manquait sans doute d'éthique (aux yeux de notre société occidentale moderne et sécuritaire) mais qui a permis des découvertes incontestables. *Il faut noter à présent que ces essais cliniques doivent de moins en moins à la biologie ; c'est l'application des statistiques à la médecine, elle-même appliquée à une population, et tout à fait indifféremment des progrès des recherches biologiques. Cette situation a peu de chances de créer des nouveautés, et ferme la voie aux systèmes qui ne sont pas adaptés à leur mode de recherche (phytothérapie, homéopathie, Etc…) où les études intéressent moins puisque ces disciplines s'intéressent à un individu particulier et non à une population*. Ce mode de recherche a dicté ce qu'était un placebo, qui fixe une barrière derrière laquelle est rejetée ce qui ne peut être pris en compte, et ces essais cliniques sont censés ne plus pouvoir être remis en cause, puisqu'au fondement de la médecine moderne. D'un certain point de vue, ces essais sont devenus une arme contre les médecines alternatives. Pour changer, il faudrait connaître l'intimité de tous les processus biologiques et concevoir en rapport des molécules capables d'en moduler les effets. Cela serait une révolution économique et institutionnelle où l'industrie devrait alors se redéfinir.

Les essais cliniques permettent d'éluder les mécanismes biologiques. En effet, le chemin est fait dans l'autre sens à partir de la découverte fortuite d'une molécule… Nul ne sait ce que fait une molécule dans un organisme ; c'est cette béance qu'occupe et remplace les essais cliniques. Ces essais cliniques ont révolutionné la médecine, ses savoirs, concepts, définitions, règles morales et pratiques. C'est l'exemple de la psychiatrie, où le terme de psychisme a disparu pour laisser place à des classifications de pathologies indépendamment de l'expérience subjective et du passé du patient. On a pu redéfinir alors la normalité de l'anormalité…

3- La particularité de la phytothérapie

Au vu du paragraphe ci-dessus, la question essentielle est sans aucun doute celle de la sécurité d'emploi de la phytothérapie. La question est d'autant plus importante que l'on peut trouver, sur le marché, les produits les plus divers. Pour s'en tenir au marché français et en dehors des plantes en vente libre (menthe, tilleul, etc.), la réglementation a prévu un cadre strict pour les "médicaments à base de plantes". Ces médicaments doivent faire l'objet d'une AMM spécifique délivrée au terme d'une procédure "abrégée" qui leur est propre. Si cette procédure particulière n'exige pas d'évaluation clinique, elle garantit que "l'usage est bien établi" et, par un dossier analytique complet, la qualité du produit ; elle garantit aussi qu'une évaluation toxicologique minimale a été effectuée. Il convient donc d'accorder la préférence à ce type de produits ou aux médicaments à base d'extraits dispensés dans le cadre réglementaire général. Délivrés par les pharmaciens, ils offrent au consommateur une garantie de qualité et de sécurité. Sauf cas très particuliers (sensibilité individuelle, usage abusif, etc.), ils ne posent pas de problèmes.

En dehors du cadre bien précis de l'aromathérapie, on sait aussi que les plantes utilisées en phytothérapie sont moins toxiques qu'une molécule utilisée seule, par le fait d'une synergie et d'une modulation du principe actif utilisé en Totum.

4- Conclusion

La médecine traditionnelle peut sembler anarchique dans ses pratiques mais elle en est loin, et au contraire très précise dans ses indications et posologies. La différence entre médecine moderne et médecine traditionnelle réside dans le fait que la médecine occidentale a développé ses connaissances dans le domaine des sciences fondamentales sans être suivie par le plan thérapeutique. En médecine traditionnelle, les sciences fondamentales ne sont pas connues. Les diagnostics reposent sur d'autres bases. Cependant, les notions de contagiosité et de prévention sont très bien connues. De plus, la thérapeutique est d'une extrême richesse et nombre de maladies graves ou incurables peuvent y trouver remède.

La notion de supériorité des savoirs scientifiques doit être balayée. Il s'agit tout simplement d'une différence de système de pensée, de référentiel, de culture, sur quoi on ne peut mettre de jugement de valeur, et de quoi il faut tenir compte pour proposer des soins adaptés.

Yvette PARES insiste sur les contre vérités des pratiques diagnostiques et thérapeutiques occidentales, qui, pour la plupart, font des patients des standards, sans tenir compte de l'âge, de l'état général, du terrain. On parle de standards thérapeutiques pour tous

les patients sans éveiller le moindre soupçon… tellement cela est ancré dans notre culture et notre vision des choses occidentales.

Quant à la médecine africaine, où il réside un rapport important au sacré, le patient est considéré dans sa totalité et, comme en phytothérapie, dans sa spécificité. Et le sacré oblige de même à une grande humilité de la part des soignants, dans les résultats obtenus, que ces derniers soient positifs ou négatifs.

Chapitre 3

Principales pathologies et possibilités de traitements par les plantes

Nous avons essayé ici de rendre compte des pathologies les plus classiques du continent africain, et des remèdes à base de plantes trouvés sur ce continent, ou parfois ailleurs, lorsque l'intérêt du remède en question est indiscutable.

1- Maladies parasitaires

a- Amibiase

L'amœbose, ou amibiase, ou amabiase, est une maladie infectieuse due à un parasite microscopique, un protozoaire hématophage dénommé Entamoeba histolytica, transmis par l'eau contaminée (transmission oro fécale). Elle entraîne une infection gastro-entérique de type dysentérique (diarrhée accompagnée de sang et de mucus), qui se propage sur un mode épidémique et fait de très nombreux morts dans les pays en voie de développement. Outre l'atteinte digestive, le parasite peut également infecter d'autres organes tels le foie, le poumon et le cerveau.

La muqueuse intestinale est très irritée lors d'une amibiase. En plus des plantes amoebicides ci après, le traitement peut être complété par des solutions symptomatiques :

- l'eau de tamarinier, qui sera adoucissante et réhydratante.
- l'eau de feuilles de manguier qui calmera les coliques.
- le sel de cailcedrat qui peut aussi tuer les amibes.

Contre les amibiases, on recommande :

Holarrhena floribunda (Holarrhène florifère)

C'est un arbre de 4m de haut, sahélien (il peut atteindre 15m en guinée) il fait partie de la famille des Apocynaceae. On l'appelle aussi Holarrhena, Salili ou encore Indama.

L'écorce de tronc et les racines contiennent un alcaloïde, la conessine, ainsi que des tanins catéchiques.

En usage interne, on l'utilise contre la dysenterie, amibienne ou non. Holarrhena est par ailleurs diurétique et fébrifuge. On l'utilise enfin dans les parasitoses intestinales, la blennorragie et la stérilité, les vaginites et urétrites à trichomonas. Afin de provoquer une abondante diurèse, au Burkina Faso, une recette traditionnelle recommande l'usage d'une décoction de 2 à 3 feuilles de Holarrhena floribunda dans 250 ml d'eau. Pour ce qui est de la dysenterie amibienne on conseille de faire une décoction de 35g d'écorce de tronc dans 1 litre d'eau et de boire 250 ml de la préparation matin et soir pendant une semaine pour éliminer les amibes. A noter que cette plante peut aussi s'utiliser en macération.

En usage externe on l'utilise contre les trichomonases ou encore les amibiases gynécologiques. On conseille alors de faire bouillir 35g d'écorce de tronc dans 1 litre d'eau de filtrer et d'effectuer une toilette intime 2 fois par jour.

Pour ce qui est de sa toxicité, la conessine semble assez peu toxique mais peut provoquer vertiges, insomnies, nausées et angoisses par vois interne.

Euphorbia hirta (Malnommée)

Euphorbia hirta fait partie de la famille des Euphorbiaceae. On la nomme aussi la Malnommée vraie ou encore la Rougette. Toute la plante peut être mise à profit. Cette plante se retrouve dans presque toute l'Afrique, mais aussi en Asie, en Amérique centrale et en Australie. Généralement, Euphorbia hirta est répandue sur le bas côté des routes et pistes. Euphorbia hirta est une petite herbe annuelle à tiges dressées, couchées, simples ou ramifiées avec 20 à 40cm de hauteur.

Elle se compose de tanins, d'acides phénols, de composés flavoniques, d'acides aminés et de minéraux.

C'est une plante bien étudiée. On l'utilisera en décoction ou en tisane par voie interne. En Asie et dans certains pays africains (Afrique de l'Ouest), E. Hirta est connue comme antiasthmatique, galactogogue et antidysentérique, mais des propriétés diurétique, fongicides, antiblennorragiques ont aussi été signalées par les guérisseurs sénégalais. On la retrouve aussi comme traitement de l'hypertension artérielle. Mais elle est surtout utilisée en médecine traditionnelle pour ses propriétés anti-amibiennes et antidiarrhéiques. De nombreuses expérimentations cliniques ont justement démontré son efficacité dans les cas de dysenterie amibienne, et ont également mis en évidence son action antispasmodique (Intestin et bronches). A noter que cette plante entre dans la composition de spécialités européennes dilatatrices des bronches et antiamibiennes.

La sève laiteuse de la plante (antibactérienne, antivirale et fongicide) en application directe aide à traiter les eczémas et les mycoses. Le latex est utilisé en application directe sur les parties atteintes de l'herpès. Son suc serait également antivenimeux et agirait efficacement contre les morsures de serpent. De plus, dans l'eau du bain, une décoction de la plante désinfecte le corps et assainit la peau. En usage externe, elle s'utilisera sous forme d'hydrolats, de feuilles pilées ou de suc.

Elle est dépourvue de toxicité par voie orale.

Vernonia colorata

Elle fait partie de la famille des Astéraceae. C'est un arbuste de 3 à 4m de haut, à feuilles ovales, à pétiole de 20cm. Ses fleurs blanches forment des capitules regroupés en corymbe.

Elle se compose de lactones sesquiterpéniques provenant des feuilles. La toxicité ne permet pas sa prescription chez l'enfant et la femme enceinte.

Son efficacité est comparable au métronidazole, voir plus efficace sur l'abcès amibien, ce qui justifie son emploi traditionnel en Afrique. On l'utilise aussi comme fébrifuge et contre d'autres helminthiases en décoction de 50 grammes par litre d'eau.

b- Bilharziose

Les bilharzioses sont dues à des parasites, les schistosomes, l'hôte intermédiaire étant un mollusque d'eau douce, spécifique de chaque espèce de schistosome, et l'hôte définitif un vertébré (homme, souris, hamster…). La pénétration de la forme infestante issue du mollusque, chez l'hôte définitif, se fait par voie transcutanée, lors de périodes de baignades en eau douce et stagnante.

La priorité serait de parler de prévention… la contamination par des eaux polluées pourrait en effet être évitée ; les moyens à mettre en œuvre semblent hors de portée des pays concernés. Un exemple intéressant aux Antilles mérite cependant d'être évoqué : une équipe de chercheurs s'est intéressé à la vie de ce parasite, qui, au moment de l'infestation de l'homme prend la forme d'une larve et n'a que quelques heures à vivre dans l'eau. Ces larves étant émises selon un cycle journalier précis et dans des zones précises, un intense effort d'éducation a été fait pour forcer les populations à ne plus se baigner dans certains créneaux horaires et certains points d'eau alors recensés. Pour aussi réduire la densité de ce parasite, certains points d'eau ont été asséchés, et certains cours d'eau modifiés. Enfin, une technique de « mollusques compétiteurs non vecteurs du parasite » a été utilsée en certains

endroits, ce qui a aboutit à la disparition des « mollusques vecteurs » se retrouvant minoritaires en ces endroits.

Passé ces considérations à la limite de notre sujet mais fort intéressantes, venons en aux plantes utilisables dans la bilharziose.

Phytolacca dodecandra (Endod)

Elle fait partie de la famille des Phytolaccaceae. Ses autres appellations sont Phytolacca americana ou encore Raisin de pigeon. Les baies et les racines sont exploitables en phytothérapie. On la retrouve en Amérique du nord, dans le bassin méditerranéen, en Ethiopie et à Madagascar. L'Endod est une plante grimpante à croissance rapide et d'une hauteur moyenne de 2-3m. Dans des conditions climatiques favorables, elle porte des fruits deux fois par an.

Sa substance qui nous intéresse dans le traitement de la bilharziose est une Saponine, la lemmatoxine.

Les composants issus du fruit de l'Endod sont fortement toxiques pour les gastéropodes intervenant dans le cycle parasitaire des bilharzies. Des savons à bases d'extraits de la plante sont utilisés par les habitants proches de cours d'eau susceptibles d'être contaminés, ce qui a un double effet : désinfection de la peau et assainissement des rivières par rejet des eaux usées porteuses de savon. Des projets sont à l'étude dans plusieurs pays d'Afrique pour la production à grande échelle de ce produit, qui serait une solution peu onéreuse au traitement de ce fléau.

L'Endod est également employé dans la médecine traditionnelle africaine pour les soins de la peau: dermatoses, prurit, gale, mycoses et infections liées aux sangsues.

En usage interne il est utilisé pour lutter contre les vers intestinaux, la blennorragie, et provoquer des avortements (Ethiopie). Il serait également légèrement fébrifuge et purgatif. Son utilisation en usage interne reste dangereuse en raison de la toxicité de certains de ses composants. Il est donc utilisé en dilutions homéopathiques (D1 à D3) dans certaines inflammations comme les rhumatismes, les maux de gorge, les angines et toutes les infections des voies respiratoires, ainsi que pour la décongestion lymphatique.

Acacia nilotica (Pommier rouge)

Cette plante fait partie de la famille des Mimosaceae (Leguminosaceae). On l’appelle aussi le Pommier rouge ou l’Acacia nilotique. Les parties utilisées sont les gousses et

l’écorce. On la retrouve en Afrique orientale (Soudan - Nubie). C’est un Arbre de 10m, voire 20m en milieu humide.

Sa composition est faite de tanins, de sels minéraux et d’acides gras.

Ses propriétés médicinales étaient connues depuis l'antiquité: les anciens égyptiens s'en servaient comme vermifuge, contre les hémorragies internes, la diarrhée. Elle est également préconisée dans le traitement des dysenteries. C'est un antidiarrhéique puissant. Certains extraits de l'Acacia nilotica auraient même des propriétés antioxydantes au moins identiques à celles de la vitamine C ou de la vitamine E. Enfin, il possède des vertus antitussive et diurétique. A noter les posologies dans la diarrhée : 5g de poudre de fruit égrainé dans un peu d'eau sucrée, trois fois dans la journée. En usage interne, on l’utilise aussi sous forme de décoction ou de tisane.

Les fruits ont par ailleurs un pouvoir molluscicide et tuent les crustacés vecteurs de la bilharziose. On utilise pour cela une décoction de fruits pulvérisés que l'on jette dans les eaux susceptibles d'être contaminées.

En usage vétérinaire, il est employé par les éleveurs du Sahel pour soigner les symptômes de la fièvre aphteuse.

En usage externe, sous forme d’hydrolats, elle est préconisée pour les problèmes de peau, l’acné, les aphtes et les gingivites. Elle est utilisée en Afrique comme hémostatique et cicatrisant. A cet effet, les feuilles fraîches sont séchées, pilées et la poudre est appliquée sur les plaies. La préparation est quelquefois enrichie d'une poudre confectionnée avec son écorce ou ses fruits.

La plante n'est pas toxique, mais l'usage prolongé des décoctions des fruits entraîne des risques de constipation.

Balanites aegyptiaca (Dattier du désert)

C’est un arbre épineux de la famille des Balanitaceae pouvant atteindre 8m, avec des épines atteignant 8cm. Ses autres appellations sont : Sump, Myrobolan d’Egypte et Sérené. On utilise son écorce, sa racine et surtout la pulpe de son fruit. Les fruits contiennent saponosides, mucilages, glucides et vitamines. On les appelle « dattes du désert ». La pulpe du fruit contient la diosgénine, anti-inflammatoire. Le macéré d’écorce est utilisé dans les coliques. Les racines sont utilisées dans la fièvre jaune, les ictères, la syphilis et les morsures de serpent. La pulpe du fruit est hypocholestérolémiante. La décoction aqueuse de fruit est purgative et vermifuge.

Ce fruit a un pouvoir asphyxiant et le décocté tue les mollusques vecteurs de la bilharziose mais a cependant aussi un pouvoir asphyxiant sur les poissons.

Borreria verticillata (Borreria verte)

De la famille des Rubiaceae, ce petit arbrisseau de 1m se nomme aussi Borreria verticillée, et on en utilise les racines et les feuilles. Son origine se situe en Afrique centrale, en Amérique centrale, et en Guyane.

On en extrait des Alcaloïdes : la borrévérine, la borrérine, et l'émétine ainsi que des huiles essentielles (Feuille).

Très utilisées en médecine traditionnelle africaine, les feuilles possèdent des vertus antiseptiques et antibiotiques importantes. Sous forme de lotions, teintures, pommades et pâtes, elles sont employées principalement pour combattre les infections de la peau, que ce soit les panaris, les furoncles, les eczémas surinfectés ou la lèpre. Son action contre la furonculose est certainement liée à la présence de la borrévérine, alcaloïde possédant des propriétés antibiotiques remarquables, notamment sur le staphylocoque doré, agent initiateur des furoncles et panaris. Pour les furonculoses, on emploie une pâte préparée en broyant des feuilles dans un mortier avec de l'huile. Le traitement de la lèpre nécessite une décoction poussée de l'ensemble de la plante. On applique ensuite le liquide obtenu sur les plaies.

Tisanes, huiles essentielles et gélules sont utiles en usage interne ; outre ses effets laxatifs et diurétiques, elle est utilisée comme traitement dans les infections intestinales, notamment dans les cas de Bilharzioses.

c- Paludisme

Le paludisme (du latin paludis, « marais »), aussi appelé malaria (de l'italien mal'aria, « mauvais air »), est une maladie de la pauvreté et du sous développement. Elle est une maladie infectieuse due à un parasite du genre Plasmodium, propagée par la piqûre de certaines espèces de moustiques anophèles. La « crise de paludisme », appelée également « accès palustre », peut être suspectée au retour d'une zone d'endémie et se caractérise par des accès fébriles. Elle peut se compliquer d'atteintes organiques et générales aboutissant au décès.

La résistance aux médicaments et aux répulsifs s'étant peu à peu accrue, il s'agit de considérer la bataille contre le paludisme par des moyens simples. Le meilleur traitement reste le traitement préventif en se protégeant des piqûres d'anophèles par moustiquaires,

manches longues à la tombée de la nuit, voire en éloignant ces mêmes moustiques, par assèchement de marigots, répulsifs etc.… Ces moyens simples d'ailleurs préconisés par l'OMS ont permis, selon des tests effectués en Gambie, de réduire la mortalité de 70% (3).

L'état des lieux actuel de la recherche reste limité. Le Docteur colombien Manuel Patarroyo a conduit une étude sur une vaccination qui pour l'instant laisse des doutes quant à son efficacité (30% de répondeurs au vaccin) ; côté médicaments, des essais de molécules dérivées d'une herbe chinoise (Artemisia annua) sont en cours et font l'objet de la majeure partie de ce chapitre. Attardons nous donc sur les plantes reconnues actives sur ce fléau et entre autres comparses l'Artemisia annua.

Azadirachta indica (Margousier, Neem)

Arbre de la famille des Meliaceae de 5 à 15m de haut au feuillage persistant (sauf en cas de forte sécheresse), il est originaire des indes, et utilisé dans le cadre du reboisement du Sahel. On en utilise les feuilles et l'huile extraite des graines.

L'azadirachtine est la molécule qui nous intéresse. Elle semble cependant avoir été peu étudiée, présenterait une toxicité endocrinienne et serait cancérigène…

On lui retrouve cependant des propriétés antirhumatismales, antipaludéennes. A ce titre, on recommande la dose de 40 feuilles séchées en décoction dans 1l d'eau pdt 20mn ; ½ verre 4 fois par jour chez les enfants ; 1 verre 4 fois par jour chez les adultes. Elle serait utilisée aussi contre les oedèmes.

Artemisia annua (Armoise de Chine) – l'artémisine

Il nous a semblé important de consacrer du temps à cette plante qui a fait (et fait encore) couler beaucoup d'encre, et surtout à l'artémisine, molécule qui semble être pleine de promesses dans le traitement du paludisme.

Cette plante fait partie de la famille des Asteraceae. Ses autres appellations sont Artémise, Sourcil de lune, ou encore l'herbe aux cent goûts. On en utilise les feuilles et les fleurs. Elle est originaire d'Asie du sud-est et on la retrouve en Europe et en Chine. Cette plante vivace pouvant atteindre 1,50m, croît dans les zones non cultivées, formant souvent des colonies. Elle doit son nom, Artemisia, à la déesse lunaire grecque Artémis.

Elle se compose de Flavonoïdes, d'huile essentielle de résines, de tanins et de vitamines A1, B1, B2, C. Enfin, on y retrouve la très fameuse artémisine, qui est une lactone sesquiterpénique

De nombreux travaux ont été faits sur ce sujet. L'artémisine supprime la parasitémie plus rapidement que tout autre antipaludéen. Cependant les traitements actuels à base d'artémisine restent coûteux et peu disponibles et donc le plus souvent non accessibles à la plupart des familles des pays les plus pauvres. Pourtant, en raison de sa grande efficacité immédiate, l'artémisine devrait être une solution pour résoudre la tragédie que représente le paludisme. La préparation d'artémisine extraite des feuilles d'Artemisia annua sous forme de tisane était utilisée dans la médecine traditionnelle chinoise depuis des siècles. L'Artemisia annua est facile à cultiver, et de ce fait peut être disponible sur place. La tisane peut être consommée pour un coût pratiquement nul.

Le moment de la récolte est très important à déterminer, car la concentration en artémisine est maximum au moment du bourgeonnement et décroît rapidement après la floraison. La récolte se fait habituellement de 5 à 7 mois après la plantation. La concentration en artémisine est nettement plus importante dans les feuilles sèches que dans les feuilles vertes, notamment en cas de récolte précoce. Il faut faire la récolte des graines ni trop tôt car elles risquent de ne pas être arrivées à maturité, ni trop tard car elles risquent de tomber par terre et d'être perdues. Le meilleur moment pour la récolte des graines se situe en automne. La durée de conservation de l'artémisine en tisane est brève et son efficacité diminue rapidement après l'infusion des feuilles. Il faut donc utiliser de la tisane fraîchement préparée. Le taux d'artémisine contenu dans les feuilles dépend de plusieurs facteurs, et notamment de la variété d'*Artémisia annua*, du moment de la récolte, du mode de séchage, de la durée de conservation, et surtout du mode de conservation des feuilles qui semble avoir un rôle prépondérant. Les feuilles situées à la partie supérieure du plant sont plus riches en artémisine. Les feuilles doivent impérativement être conservées à l'obscurité, dans un endroit sec et frais, et si possible être utilisées dans les quelques mois suivant la récolte. L'hybridation de l'Artemisia annua semble beaucoup augmenter la concentration en artémisine. Cependant l'hybridation semble compromettre la production de graines. Enfin une fertilisation avec le phosphore pourrait avoir un rôle favorable en augmentant la concentration en artémisine.

L'artémisine a un rôle anti-inflammatoire et antipyrétique ; elle est active non seulement sur le Plasmodium Falciparum, mais également sur de nombreuses bactéries et virus (elle a été utilisée avec succès dans la désinfection de l'eau) et elle semble avoir un rôle dans le freinage de la prolifération cellulaire cancéreuse. Elle est aussi emménagogue, cholagogue, antispasmodique, digestive, vermifuge. Elle est stimulante et tonique du système nerveux. Dans le cas du paludisme, l'artémisine est active sur les trophozoïtes jeunes et évite l'évolution vers les stades de trophozoïtes plus tardifs. Ce stade de séquestration est considéré comme responsable des complications de l'accès palustre. Son mode d'action reste encore incomplètement connu.

La quantité de feuilles recommandée pour la préparation en tisane est de 9 à 10 grammes de feuilles pour un litre d'eau bouillante. Il ne faut surtout pas poursuivre l'ébullition avec les feuilles, car cela détruit l'artémisine. Il faut si possible utiliser un récipient en plastique ou mieux en verre pour faire infuser, et éviter un récipient en fer. Remuer le mélange (avec une cuillère en bois), puis le laisser infuser 10 minutes, le récipient étant recouvert ; il faut ensuite filtrer la tisane, presser les feuilles pour récupérer les reliquats d'artémisine dissoute, et enfin laisser refroidir la tisane. Si l'on rapproche ces chiffres de la dose quotidienne d'artémisine ou de ses dérivés habituellement prescrite, qui est de 500 mg, on peut considérer que l'apport en artémisine par l'ingestion de tisane est très insuffisant ; cependant il faut préciser qu'il n'existe pas d'étude argumentée pour confirmer la nécessité d'une posologie de 500 mg ; de même la quantité de feuilles habituellement conseillée est arbitraire et peut parfaitement être augmentée. Cette concentration élevée suggère que l'artémisine naturelle présente dans la tisane est mieux absorbée que l'artémisine en comprimés. Il faut insister sur le fait que la tisane contient d'autres composés que l'artémisine, qui augmentent probablement son absorption. In vivo, le temps nécessaire à l'élimination du parasite est d'environ 36 heures. La durée de vie de l'artémisine est courte, avec une demi-vie moyenne de 2 heures et demie à trois heures. Ainsi le traitement par artémisine est presque immédiatement efficace ; il permet de réduire considérablement la concentration en parasites, pratiquement au-dessous des valeurs détectables, mais sans élimination totale. La croissance des quelques parasites restants expose à une récidive précoce de la parasitémie et surtout à une récidive clinique de l'accès palustre. Ce risque, confirmé dans la plupart des études portant sur l'artémisine ou sur la tisane d'Artemisia annua, nécessite de prolonger sur plusieurs jours le traitement par tisane. L'efficacité clinique de la tisane de feuilles d'Artemisia annua dans le traitement du paludisme a été démontrée à l'occasion du traitement de plusieurs cas isolés, tous avec une rapide et complète amélioration clinique. L'efficacité de la tisane a également été étudiée dans quelques séries randomisées de la littérature. Dans ces études une importante amélioration clinique a été observée dans presque tous les cas dès le troisième jour du traitement. Cependant les auteurs ont noté une récidive de la parasitémie au $28^{ème}$ jour dans un nombre important de cas, variant de 70% à 90% selon les séries. Ces cas de réapparition de la parasitémie, attribués à la brièveté de la demi-vie de l'artémisine, ont été considérés comme des échecs, même en l'absence de récidive de la symptomatologie clinique. Cependant la constatation d'une parasitémie modérée sans symptomatologie clinique est classique chez l'enfant en zone d'endémie, et il est admis que cela lui apporte une immunité et lui assure une protection minimale contre les infections ultérieures. On peut considérer que la persistance ou la récidive d'une parasitémie modérée n'est pas significative dès lors qu'elle est isolée et sans symptomatologie clinique. Malgré ses imperfections, le traitement de l'accès palustre par tisane d'artémisine peut donc être recommandé lorsqu'il n'existe pas d'alternative accessible, l'objectif du traitement par tisane d'artémisine n'étant pas d'éradiquer définitivement la maladie, mais de traiter l'accès palustre et de prévenir ses

complications. A noter que Plasmodium Falciparum n'est pas devenu résistant à l'artémisine, malgré deux millénaires d'utilisation de la tisane.

La durée de traitement habituellement recommandée est de 7 jours. La tolérance à l'artémisine est très bonne ; il n'a pas été observé d'effets secondaires indésirables. La tisane est le moyen le plus simple pour l'administration de l'artémisine, selon le protocole décrit ci-dessus, c'est-à-dire 1 litre par jour en 4 prises de 250 cc. Pour l'enfant, la dose peut être réduite à 15 à 20 cc/kg, soit ½ litre en 4 prises pour 30kg (c'est-à-dire 4 fois un pot de yaourt bien rempli), et 120 à 130 cc en 4 prises pour un poids de 7kg (c'est-à-dire 4 fois ¼ de pot de yaourt). Cependant lorsqu'une thérapie par voie orale est impossible, comme chez des patients peu coopérants ou en cas de neuro paludisme avec coma, l'administration par voie rectale est possible. Des suppositoires d'artémisine extraite de l'*Artemisia annua* sont actuellement disponibles, et on peut avantageusement remplacer les suppositoires par de la tisane d'*Artemisia annua,* administrée selon le même protocole que par voie orale sous forme de goutte-à-goutte à l'aide d'une canule rectale.

L'artémisine apportée par la tisane d'Artémisia annua présente l'avantage d'être très peu onéreuse et économiquement acceptable pour le traitement du paludisme, même pour les populations les plus défavorisées ; la tisane est facile à préparer et à administrer. Un avantage supplémentaire est la possibilité d'une culture locale, ce qui élimine les incertitudes de l'acheminement et de la distribution, de même que les risques de rupture de stock. Que ce soit par voie orale ou par voie rectale, la préparation en tisane permet de traiter efficacement l'accès palustre dû au plasmodium falciparum. Malgré ses insuffisances, le traitement de l'accès palustre par tisane d'Artemisia annua parait une alternative acceptable en attendant que les traitements modernes associant artémisine et antipaludéens à action lente soient universellement disponibles et accessibles, tout en sachant qu'il existe une synergie d'action de l'artémisine avec la méfloquine, les cyclines et la spiramycine.

On peut mentionner enfin un usage externe comme cicatrisant, et désinfectant, sous forme d'hydrolats et de gels. L'usage interne de l'Armoise doit être médicalement surveillé. Elle est interdite aux femmes enceinte car abortive à dose élevée. Son pollen est très allergisant.

Cochlospermum tinctorium (3 – 1)

Cette plante ne dépasse pas cinquante centimètres de hauteur. Ses feuilles, un peu palmées, ont cinq lobes, ses fleurs jaunes apparaissent près du sol et donnent des capsules ovoïdes contenant de nombreuses graines.

La partie utilisée est la racine en décoction.

Les molécules contenues sont des caroténoïdes, des tanins, et des triterpènes.

Elle a surtout une action hépato-protectrice (en particulier les ictères et les fièvres bilieuses hématuriques), anti-diarrhéique et anti-émétique. Elle constitue un complément modeste dans le traitement de l'accès palustre. On l'utilise en décoction de 15 grammes de racine par litre d'eau à boire dans la journée. Une espèce très proche, Cochlospermum planchonii a été comparée à l'acétylcystéine dans son action antidote des intoxications au paracétamol et a montré de meilleurs résultats que cette dernière.

La plante n'est pas toxique aux doses thérapeutiques.

Gentiana lutea (gentiane jaune)

La gentiane sera évoquée rapidement car non spécifique du paludisme. On la retrouve communément dans les Régions montagneuses de l'Europe mais il existe une variété Africaine, la gentianelle pourprée, que l'on trouve au pourtour des rivages marins.

Connue dès l'antiquité, il est intéressant de souligner que cette plante fut très tôt utilisée dans nos régions pour son action fébrifuge. Avant la diffusion du Quinquina en Europe et de ses dérivés, la gentiane était communément employée pour combattre les fièvres, notamment la malaria. Des études cliniques ont souligné son efficacité dans les fièvres intermittentes et dans les retours de fièvres paludéennes. Par son action apéritive et digestive, ainsi que par son action tonique sur le foie et la vésicule biliaire, la gentiane restaure un équilibre digestif perturbé ou déficient, tout en permettant une purification quasi complète du système lymphatique. Par voie interne, elle s'utilise en sirop, comprimés, teinture, extrait sec, infusion et décoction.

On l'utilise aussi par voie externe comme anti-inflammatoire et pour son action cicatrisante et dans les plaies infectées. On a alors recours aux décoctions, macérations aqueuses ou alcooliques.

Il convient néanmoins d'observer quelques précautions. Son usage excessif peut provoquer des maux de tête, de l'agitation, des diarrhées. Il ne faut pas l'utiliser dans les cas d'ulcères gastro-intestinaux ou chez la femme enceinte.

Nauclea latifolia (Pécher africain)

Du fait de ses propriétés fébrifuges sans action spécifique sur le paludisme, nous évoquerons tout aussi rapidement cette plante de la famille des Rubiaceaes, que l'on nomme aussi Nandok. On en utilise ses racines, ses feuilles, son écorce. C'est un arbuste sarmenteux de 4 à 6m de haut. On le retrouve dans toute l'Afrique sub-saharienne.

Elle se compose d'alcaloïdes et de gluco alcaloïdes.

Ses nombreuses propriétés thérapeutiques en font une plante très employée dans la médecine traditionnelle africaine. Son écorce, riche en alcaloïdes, est préparée en décoction (30g par litre pendant 10mn ; 1 tasse 3 fois par jour) et possède une action fébrifuge puissante, utilisée principalement dans les crises de paludisme. Ses feuilles, bien qu'également fébrifuges, sont surtout employées pour leurs vertus laxatives, purgatives, antiparasitaires (20g de feuilles dans 1l d'eau à laisser bouillir 10mn ; 2 cuillerées à soupe 4 fois par jour). Des recherches récentes sur les extraits alcooliques et hydroalcooliques obtenus à partir des feuilles de Nauclea latifolia ont mis en évidences des propriétés antibactériennes sur des souches entéropathogènes. Elles sont également employées en décoction pour lutter contre la filariose.

On l'utilise aussi par voie externe, en décoctions de feuilles ou sous forme de tiges broyées, comme désinfectant dans les abcès, les furoncles et les plaies. L'expression de la sève des tiges est utilisée pour soulager certains troubles oculaires (conjonctivite, infections parasitaires), aussi bien pour la médecine humaine que vétérinaire.

Cinchonae cortex (Quinquina)

Ce grand arbre de la famille des Rubiaceae, appelé aussi Quina ou Quinquina rouge et qui peut atteindre 25 mètres de hauteur, est originaire du Pérou. On le retrouve cependant aujourd'hui dans un grand nombre de pays d'Afrique.

On en utilise son écorce dont on extrait la quinine (Kina en indien signifie ecorce) qui en est le principal alcaloïde. On y trouve aussi des tanins et des traces d'huiles essentielles.

En infusion, teinture et alcoolats, la quinine est spécifiquement antipaludéenne par effet schizonticide; elle est par ailleurs fébrifuge, antiarythmique et cytotoxique. En décoction, on pourra l'utiliser aussi en usage externe sur les plaies infectées, les soins du cuir chevelu et les démangeaisons.

La surconsommation provoque le "quinisme", pouvant aller jusqu'à un coma mortel.

Rauwolfia serpentina (Rauwolfia)

L'écorce et les racines de Rauwolfia serpentina (ou Baie de l'Aubépine) ont pour origine l'Inde et l'Afrique centrale et y sont utilisées depuis plusieurs siècles. Rauwolfia contient principalement des alcaloïdes. C'est un petit arbre des régions tropicales de la famille des Apocynaceae de 1 mètre de haut à racine pivotante. A noter la toxicité de sa sève.

Ses propriétés thérapeutiques sont nombreuses, mais il est surtout employé pour son action contre l'hypertension, comme tranquillisant dans le traitement de désordres mentaux, et dans le traitement de problèmes cardiaques. La réserpine, alcaloïde principal de Rauwolfia serpentina, introduit en 1954 dans la pharmacopée, fut sans doute le premier neuroleptique à produire des actions désinhibitrices dans les psychoses schizophréniques. Mais pour revenir à notre sujet ici présent, le Rauwolfia est également utilisé dans les fièvres avec sueurs, vertige, instabilité, excitation et état dépressif.

Il existe une autre variété de Rauwolfia, Rauwolfia caffra, ou arbre à quinine. C'est un arbre de 8 à 10m, d'un beau feuillage vert sombre, dont l'habitat se situe dans les zones tropicales d'Afrique. En médecine traditionnelle africaine, toutes les parties de l'arbre sont utilisées : la racine est employée comme sédatif ou vermifuge, et son écorce, riche en quinine, est utilisée pour traiter le paludisme. Ses feuilles sont utilisées en bain ou décoctions pour lutter contre les rhumatismes et les affections pulmonaires.

Comme nous l'avons vu ci-dessus, cette plante est utilisable autant en usage externe qu'en usage interne. Sa relative toxicité (Effets parasympathomimétiques) nécessite cependant suivi et surveillance.

d- Verminoses

Chenopodium antrosioïde (Chénopode)

C'est une plante herbacée, connue depuis très longtemps en Amérique centrale, introduite dans de nombreux pays tropicaux et devenue plante médicinale en France. L'huile essentielle d'herbe fleurie (ascaridol) en est le constituant actif qui tue les vers parasites, en étant surtout efficace contre les ascaris et les ankylostomes.

100g de feuilles fraîches ou sommités fleuries infusées dans 500ml d'eau peuvent être utilisées comme forme d'administration, en prêtant attention à la dose chez les enfants compte tenu de la neuro toxicité. Ce traitement doit être suivi d'un purgatif pour éliminer les vers tués.

Autres remèdes naturels utilisés contre les verminoses (ascaris et oxyures)

Le latex frais de la papaye est vermifuge par le biais de la papaïne, enzyme protéolytique qui tue les helminthiases. Il sera suivi d'un traitement laxatif.

La poudre issue du pilage de pépins de citrons, des graines de courge écrasées ou encore le pilage d'amandes de noyau de manguier grillées a une action sur divers parasites intestinaux.

Enfin, 20 gousses d'ail écrasées et infusées 1 heure dans 1 litre d'eau bouillante que l'on filtrera auront aussi une action sur de nombreuses verminoses intestinale, à la dose de 1 à 2 cuillères à soupe le matin pendant 7 jours.

2- Maladies fonctionnelles

a- Antifatigue

De nombreux principes actifs issus des plantes permettent de lutter contre la fatigue. Nous connaissons le ginseng, l'eleuterocoque par exemple. Voici quelques plantes originaires d'Afrique qui vont être d'un apport intéressant dans ce problème d'asthénie fonctionnelle.

Vitex doniana (Prune noire)

On l'appelle aussi prune noire. Cet arbre peut atteindre quinze mètres de hauteur. Il a des grandes feuilles composées de cinq folioles. Ses fleurs blanches teintées de rouge donnent des fruits comestibles ronds, noirs, renfermant un noyau. On utilise ses feuilles, son écorce et ses fruits. Ces parties sont constituées d'alcaloïdes, de triterpènes et de tanins. La pulpe du fruit est riche en vitamines.

Outre ses propriétés spasmolytique et emménagogue, la pulpe du fruit est recommandée pour lutter contre la fatigue. A noter que la présence d'alcaloïdes doit nous inviter à la prudence et au respect des doses.

Cola nitida (Kola)

La noix de kola ou cola est le fruit de différents arbres du genre Cola. Une noix peut peser jusqu'à 25 g. La noix de kola est utilisée notamment pour ses propriétés stimulantes mais possède aussi des propriétés antidépressives. Elle est réputée faciliter la digestion et

avoir des propriétés aphrodisiaques. Elle possède un goût amer du fait de sa forte teneur en xanthines (caféine surtout, mais aussi kolatine et kolatéine qui adoucissent l'action de la caféine). La noix de kola est très commune dans de nombreuses cultures traditionnelles d'Afrique de l'ouest mais aussi en Indonésie et au Brésil. Porteuse d'une valeur symbolique, elle est souvent consommée lors de cérémonies ou pour souhaiter la bienvenue aux invités, comme symbole de l'amitié partagée ou pour signifier une entente scellée ou une réconciliation entre deux parties.

On prépare la noix en la débarrassant de ses téguments, puis elle est mise à sécher, ce qui lui donne une couleur acajou. Elle est consommée en la mastiquant individuellement ou en groupe (en signe de convivialité). Au XIXe siècle, elle était utilisée en thérapeutique sous forme de poudre, d'extrait fluide, de teinture et même de vin.

Détarium senegalense

De la famille des Fabaceae, il s'agit d'un grand arbre pouvant atteindre les trente mètres de hauteur, aux feuilles composées. Ses fleurs blanches donnent des fruits globuleux un peu aplatis. Le noyau est recouvert d'une pulpe farineuse acidulée comestible. Constituée de sucres, vitamines, acides organiques, cette pulpe est très nutritive. A noter qu'il faut se garder de consommer la variété amère toxique.

b- Antidiarrhéique

Nous avons déjà passés en revue quelques plantes permettant de soigner spécifiquement les possibles parasitoses à l'origine de la diarrhée.

Nous allons retrouver ici par la phytothérapie un possible traitement symptomatique (grâce aux végétaux capables de reprendre les matières fécales en masse et contenant des tanins) et un traitement anti-infectieux intestinal (grâce à certaines plantes anti-infectieuses à large spectre contenant notamment des huiles essentielles).

Il ne faut surtout pas passer sous silence les nombreux éléments nutritifs et réhydratants retrouvés dans certains fruits, et bien sur le riz.

Nous pouvons citer, du fait des tanins les constituant, Acacia nilotica, Guiera senegalensis (Guiera du Sénégal), Cajanus cajan (Pois d'Angol), Euphorbia hirta (Malnommée), Mangifera indica (Manguier), Psidium guajava (Goyavier), et Holarrhena floribunda (Holarrhène florifère)

Pour leurs propriétés réhydratantes, on retrouvera Adansonia digitata (Baobab) et Cocos nucifera (Cocotier).

Enfin, pour leurs huiles essentielles antiseptiques, nous citerons Cinnamonum zeylanicum (Cannelle), Ocimum gratissimum (Basilic) et Pelargonium graveolens (Géranium).

c- Anti-arthrosiques

Les remèdes les plus connus de nos pays occidentaux sont l'harpagophytum, le cassis ou encore la reine des prés… mais voyons à présent ce que peut réserver à ce sujet la phytothérapie africaine.

Nous avons retrouvé à ce sujet quelques plantes pouvant, par leur action locale, être utiles par un effet anti-inflammatoire.

Balanites ægyptiaca (Dattier du désert) a déjà été étudiée ci-dessus au sujet des bilharzioses. La pulpe du fruit contient un saponoside, la diosgénine, qui est en outre utilisée en laboratoire avec d'autres composants pour la préparation de stéroïdes, analogues en particulier de la cortisone. Le jus frotté sur les parties enflammées a une action anti-inflammatoire locale.

Butyrospermum parkii (Beurre de karité) est tiré d'un fruit étant une drupe contenant une graine blanchâtre et très grasse, qui contient des alcools triterpéniques et des stérols. Appliqué par friction sur des endroits douloureux 2 fois par jour, le beurre de karité soulage les douleurs.

Piliostigma reticulatum (Bauhinia reticulata) est un arbuste retrouvé le plus souvent sous forme de buisson, qui porte des feuilles bilobées caractéristiques, épaisses et coriaces. Les fleurs blanches donnent des gousses brunes persistantes. On en utilise les feuilles et les écorces qui contiennent en particulier des flavonoïdes leurs conférant une action anti-inflammatoire. On note que la littérature consultée ne présente pas d'informations sur la toxicité de la plante. Par des compresses et cataplasmes de feuilles fraîches renouvelées deux ou trois fois par jour, on retrouve une action locale anti-rhumatismale.

d- Hypoglycémiants

Les pays africains ne sont pas arrivés à bout des maladies infectieuses que déjà des maladies chroniques alourdissent leur fardeau. Les patients d'origine africaine peuvent présenter un véritable diabète de type 1 ou de type 2 typiques, dont la fréquence s'aggrave au vu de l'occidentalisation des modes de vie. Mais à côté de ces diabètes, il existe une forme différente appelée diabète de type 3 (ou de type 1B, ou encore diabète africain). Elle se

manifeste plus fréquemment chez l'homme, autour de la quarantaine. Elle se présente au départ comme un diabète de type 1 avec amaigrissement et acétone chez un sujet non obèse. Une insulinothérapie est initialement instituée puis on observe des phases de rémission de ce diabète plus ou moins prolongées où l'insulinothérapie est remplacée par un traitement par voie orale, voire l'absence de traitement. Il y a rarement l'association à une dys lipidémie ou une surcharge pondérale comme dans le diabète de type 2. En revanche, l'association à une hypertension artérielle n'est pas rare.

On peut sans difficulté comprendre l'importance d'une prise en charge locale de ces pathologies au vu de la gravité du problème et surtout de la difficulté de l'accès aux antidiabétiques et à fortiori à l'insulinothérapie.

Sclerocarya birrea (Prunier d'Afrique)

Cet arbre fruitier peut atteindre dix huit mètres de hauteur. Ses feuilles sont composées et ses fleurs petites et roses, regroupées en épis donnent des fruits comestibles riches en vitamines.

Ce sont ses feuilles, constituées de flavonoïdes et de tanins, qui sont utilisées. Outre leurs propriétés hypoglycémiantes, elles ont aussi des propriétés antihypertensives.

La littérature concernée ne propose pas d'informations détaillées sur la toxicité de la plante. Nous invitons à respecter les doses et à ne pas utiliser la plante chez les femmes enceintes.

Anacardium occidentale (Pommier cajou)

Nous en reparlerons ci-dessous au sujet du traitement de l'hypertension artérielle. C'est la poudre d'écorce macérée qui est utilisée. L'effet hypoglycémiant commence 10 à 20 minutes après l'ingestion, est maximum au bout de 60 à 90 minutes et persiste après 3 heures.

Nous profiterons de ce chapitre sur le diabète pour évoquer l'oignon, qui, outre son côté hypoglycémiant, est réputé diurétique, antimicrobien, anti-asthmatique et expectorant ainsi que décongestionnant pelvien, anti-agrégant plaquettaire et fibrinolytique par inhibition de la lipoxygénase et de la cyclo-oxygénase. La quercétine inhibe de plus l'oxydation des LDL. L'usage quotidien est conseillé chez les diabétiques et en prévention cardio-vasculaire on profitera de l'occasion pour recommander son usage externe dans les furoncles, l'anthrax, les panaris, les maux d'oreilles.

Puis, l'huile essentielle de fleurs de Cananga odorata (Ylang-ylang), originaire de Madagascar, a, entre autre, une action antidiabétique. C'est un arbre tropical de 20m, aux feuilles brillantes, persistantes et aux fleurs jaunes.

On peut mentionner aussi Moghania faginea. En casamance, les coopérants chinois le prescrivent comme antidiabétique et antihypertenseur. Une décoction de 30g de feuilles dans 1 litre d'eau stabilise la tension et régularise la glycémie. Nous terminerons par Momordica charantia, dont on a isolé une lectine qui se lie au galactose.

e- Antihypertenseurs

Le problème de l'hypertension artérielle chez les africains réside dans le fait qu'elle est génétiquement plus fréquente, plus sévère, plus précoce et plus difficile à traiter que chez les occidentaux. Etant donné l'occidentalisation du mode de vie de ces populations, on peut s'attendre à une aggravation de ces données épidémiologiques déjà préoccupantes.

En complément d'un traitement classique et de règles hygiéno-diététiques primordiales, les plantes les plus susceptibles d'être utilisées sur le continent africain sont les suivantes.

Rauwolfia serpentina (Rauwolfia)

Nous avons déjà étudié cette plante ci-dessus en traitant du paludisme. Cet arbre originaire d'Inde et d'Afrique centrale.

Ses propriétés thérapeutiques sont donc nombreuses, mais il est surtout employé pour son action contre l'hypertension, et dans certains désordres cardiaques.

Nous rappelons que la relative toxicité de la plante nécessite un suivi médical.

Catharantus roseus (Pervenche de Madagascar)

Cette plante ornementale et très décorative de la famille des Apocynaceae est utilisable entièrement. Elle trouve son origine sur les berges de l'océan indien (mais commune sous les tropiques comme dans les régions tempérées), et contiendrait environ 90 alcaloïdes actifs. A noter cependant des degrés de toxicité variables.

En médecine traditionnelle, elle est donc utilisée principalement comme hypotenseur et aussi comme antidiabétique. Pour cela, la forme tisane ou décoction est largement utilisée. (40g dans 1 litre d'eau, une tasse matin et soir).

On y a recours aussi en traitement local pour les contusions avec ecchymoses et contre les piqûres de guêpes. Mais les recherches récentes s'attachent surtout à l'étude de ses propriétés antimitotiques. Deux alcaloïdes furent isolés de la plante: la vinblastine et la vincristine. Les deux substances bloquent la division cellulaire, sont efficaces, mais présentent aussi de nombreux effets secondaires (neurotoxique).

Tamarindus indica (Tamarin)

Le Tamarinier est une espèce largement répandue dans la zone tropicale sèche. C'est un arbre au feuillage d'un vert intense qui peut atteindre 30m et vivre plusieurs siècles. Il fut introduit il y a fort longtemps en Inde puis dispersé par les Croisés et les Arabes dans le monde tropical et subtropical. C'est un arbre considéré comme sacré en Inde et dans plusieurs états africains.

Outre ses vertus laxatives, fébrifuges, laxatives, cicatrisantes et hémostatiques, on l'utilise dans la zone Caraïbes sous forme d'infusion pour lutter contre l'hypertension artérielle. On utilise pour cela 10 gr de feuilles et d'écorce dans 1 litre d'eau bouillante (3 tasses par jour).

Solanum anguivi (Anguivi)

Cette plante est de la famille des Solanaceae. Solanum Anguivi est une petite plante vivace aux baies rouges, largement répartie sur l'ensemble du continent Africain, ainsi que sur les îles voisines (Réunion, Maurice, Madagascar). Elle se développe à l'état sauvage, mais elle est quelquefois cultivée comme légume ou comme plante décorative, notamment en Côte d'Ivoire, au Bénin, au Ghana, en Ouganda et à Madagascar.

En dehors de son emploi culinaire ou de sa valeur ornementale, l'Anguivi est un remède traditionnel contre l'hypertension artérielle et contre la goutte. On utilise pour ce faire le jus récupéré après la cuisson du fruit. Une autre recette consiste à faire sécher le fruit, à le moudre et à mélanger la poudre obtenue à la nourriture.

Cananga odorata (Ylang-ylang)

De la famille des Annonaceae, on l'appelle aussi Reine des fleurs. On utilise ses fleurs. On la retrouve à Madagascar en Indonésie et aux Philippines. C'est un arbre au feuillage persistant à croissance rapide, d'une hauteur d'environ 15m, cultivé dans les zones tropicales humides. On extrait de ses fleurs par distillation classique une huile essentielle très parfumée, utilisée aussi bien en parfumerie, en cosmétique ou en aromathérapie.

Ses indications thérapeutiques sont assez nombreuses. En usage interne, elle est utilisée comme régulatrice du système cardiaque, comme hypotenseur artériel, comme sédatif, comme antiseptique des voies urinaires et intestinales. Elle est également recommandée dans les cas de stress, de dépression, de palpitations, de tachycardie, de frigidité et d'impotence sexuelle. En usage externe, elle est utilisée en massage au niveau des tempes ou du plexus, pour combattre le stress et l'anxiété. Elle fait également merveille comme antiseptique de la peau. A titre indicatif, les doses journalières sont de 3 à 5 gouttes 3 fois par jour, diluées dans une cuillerée de miel, pendant 10 jours maximum.

Anacardium occidentale (Anacardia)

De la famille des Anacardiaceae, on l'appelle aussi Pommier cajou ou Anacardier. A partir de 10g de poudre d'écorce macérée dans 200ml d'eau, il convient de boire 20ml de cette solution 2 fois par jour pour participer à la lutte contre un diabète ou une hypertension artérielle (2). L'action passe par une vasodilatation périphérique et dure une dizaine d'heures. Cette plante est par ailleurs utile contre les maux de ventre et les affections urogénitales. Par ailleurs, l'huile essentielle des feuilles est utilisée comme tranquillisant (3).

Olea europea (L'olivier)

Cet arbre mérite d'être mentionné, puisque retrouvé sur tout le pourtour méditerranéen et donc en Afrique du nord. L'action antihypertensive passe par l'oleuropéïne qui en est le principe actif.

Combretum glutinosum

Cet arbre peut atteindre dix mètres de hauteur. Le dessous des feuilles est duveteux, les petites fleurs verdâtres donnent des fruits à quatre ailes, poisseux. Combretum glutinosum est répandu dans toute l'Afrique de l'Ouest et s'étend jusqu'au Soudan. On en utilise sa feuille qui est constituée principalement de flavonoïdes, tanins galliques.

On lui reconnaît principalement des propriétés antispasmodiques, antibactériennes, diurétiques, et hypotensives. La littérature consultée ne mentionne aucune toxicité.

On l'utilise sous forme de décoction de 30g par litre d'eau à boire dans la journée.

3- Plantes à usage quotidien

a- Insectifuge

Cympobogon citratus (La citronnelle)

Par le biais des feuilles séchées et brûlées pour éloigner les insectes.

b- Plaies et cicatrisation

Centella asiatica (Centelle asiatique)

Elle n'a pas pour origine l'Afrique mais mérite d'être mentionnée au vu de son pouvoir cicatrisant.

Géranium

De la famille des Géraniacées, on en utilise ses feuilles. Cette plante est originaire d'Afrique et de Chine. Elle se compose surtout d'huiles essentielles.

Comportant quelques 700 variétés, le Géranium est une plante vivace qui croît maintenant sur la presque totalité du globe. Pour les plus grandes espèces, sa taille peut atteindre 1m. De cette prolifération de variétés se dégagent deux classes principales, le Géranium à grandes fleurs et le Géranium à feuillage odorant. C'est des feuilles de ce dernier que l'on extrait l'huile essentielle. La variété la plus recherchée, tant pour la parfumerie que pour l'aromathérapie est l'huile essentielle Géranium Bourbon, qui provient de l'île de la Réunion.

Par ses propriétés antifongiques, antibactériennes et cicatrisantes puissantes, l'H.E. de Géranium est d'une grande utilité pour ce qui concerne l'entretient de l'épiderme. Elle est particulièrement recommandée contre les mycoses de la peau, des ongles, et des mycoses génitales. Anti-inflammatoire et équilibrante, elle est également efficace sur de nombreux types de dermatoses et d'affections de l'épiderme : acné, brûlures, piqûres d'insectes, eczéma, prurit, psoriasis. Diluée dans une huile de massage et en frictions légères, elle donne d'excellents résultats dans le traitement des rhumatismes, vergetures, couperoses et gerçures. Enfin, l'H.E. de Géranium possède la faculté d'éloigner les moustiques.

Brillantaisia patula (Lemba lemba)

De la famille des Acanthaceae, on en utilise ses feuilles sa tiges et ses racines. On la trouve en Afrique Tropicale et Equatoriale. Le Brillantaisia patula est un arbuste d'environ 2 mètres de haut. On le trouve dans les zones claires des massifs forestiers, aux alentours et à l'intérieur des villages où il est souvent cultivé.

Il est traditionnellement prescrit comme calmant, antispasmodique, vermifuge et antiseptique de la peau. Mais c'est surtout pour ses propriétés fongicides et antiparasitaires qu'il est le plus souvent utilisé. Il est en effet très efficace pour lutter contre les parasites de l'épiderme: puces, poux, gales ainsi que pour les candidoses et les mycoses. On emploie pour cela soit une décoction, soit un jus de feuilles fraîches broyées. Ces propriétés antiparasitaires et antimycosiques sont soutenues par une action calmante et antiseptique puissante. Son écorce réduite en poudre est utilisée pour la cicatrisation des plaies.

Nigella sativa (Cumin / cumin noir)

La variété qui nous intéresse ici est le Cumin noir, provenant non de Cuminum cyminum mais de la plante Nigella sativa (Cuminum nigrum). On extrait de ses graines une huile par pression à froid. Originaire d'Egypte où son usage remonte à la haute antiquité, cette huile appelée communément "huile ses Pharaons", était considérée comme un remède précieux. On trouve des indications mentionnant son utilisation dans des tombeaux de l'ancienne Egypte (Toutankhamon, Néfertiti, Cléopâtre). Elle fut employée pour ses vertus médicinales tout au long de l'histoire, en particulier dans le monde moyen-oriental, où elle bénéficia jusqu'à nos jours d'une renommée sans faille. La phrase la plus célèbre vantant les mérites de cette huile vient du Prophète Mahomet qui écrit dans son livre "Hadith" : " L'huile de cumin noir guérit toutes les maladies sauf la mort ".

Elle est composée d’huile essentielle de Nigelle, d’oligo-éléments et de nombreux acides gras poly et mono insaturés.

Elle est utilisée pour ses vertus cosmétiques et anti-infectieuses. Que ce soit pour les soins de la peau (calmante, nourrissante, régénérante, cicatrisante), ou pour les soins des cheveux et du cuir chevelu. Elle est également employée en applications locales pour traiter les infections cutanées : plaies, mycoses, psoriasis. En massages, elle est également efficace contre les contractures musculaires.

4- Conclusion

Bien d'autres domaines peuvent trouver une aide précieuse dans la phytothérapie, et la liste ci-dessus est loin d'être exhaustive. Cette liste n'est qu'une compilation de données auxquelles nous nous sommes intéressés. Elle n'est qu'indicative des possibilités de traitement qui devront être adaptés à chaque cas, en tenant compte de la toxicité pas toujours bien définie et des susceptibilités individuelles, notamment pour les huiles essentielles.

Malgré la richesse et la diversité constatées, les limites sont forcément à connaître. Elle peut être un traitement à part entière, comme un complément à nos traitements plus modernes. Elle peut aussi posséder un effet synergique à l'allopathie.

Chapitre 4

Possibilités de développement

Selon l'OMS (1977 novembre), pendant beaucoup trop longtemps, médecine traditionnelle et médecine dite moderne ont suivi chacune leur chemin sans vouloir se connaître. Et pourtant, leur but n'est il pas le même, puisque toutes deux tendent à améliorer la santé des hommes et donc leur qualité de vie ? L'OMS a alors proposé que les nombreux tradipraticiens pratiquant aujourd'hui dans presque tous les pays du monde soient pris en considération. L'art ancestral des herboristes doit être mis à profit. Ces derniers se sont regroupés en association. Les ministères de la santé organisent des forums de médecine traditionnelle. Un certain nombre de ministères de la santé des pays en voie de développement a entrepris d'analyser avec soins les potions et décoctions administrées par les guérisseurs traditionnels. Cela pourrait d'ailleurs réduire grandement la charge financière de nombres de services de santé.

Tous les peuples ont reçu l'intelligence et ont élaboré avec le temps un art médical adapté à leur culture et à leur environnement ; et nous pensons que la prise en charge d'un patient, tant dans la démarche diagnostique que thérapeutique, doit correspondre à sa culture, son système de pensée et de croyance. Son état de santé et sa capacité à guérir dépendent aussi en grande partie de cela. Il est primordial de se soigner selon une thérapeutique qui permette à chacun de donner un sens à son mal. Ainsi en va-t-il de la médecine moderne, de la phytothérapie, de la médecine chinoise, de la médecine traditionnelle africaine… ces considérations laissent à penser que les différentes cultures devraient assumer leur indépendance sanitaire. De plus, dans des pays de grande précarité, où ce qui est culturellement admis est de reproduire ce que les ancêtres ont fait, et où les initiatives de changements sont donc difficiles, il est d'autant plus important de respecter cette notion et donc de travailler à l'interculturel afin d'appréhender toute la richesse du système de soins traditionnel de l'Afrique.

Les objectifs d'un programme de santé basé sur une phytothérapie traditionnelle africaine pourraient être résumés ainsi :

- classer les végétaux en fonction de leur activité et efficacité.
- recenser les plantes utilisées dans une région donnée.
- étudier la conception des maladies dans cette même région.
- approfondir la compréhension des mécanismes d'action d'un extrait donné, d'une plante donnée.
- évaluer l'efficacité et la toxicité du remède en question.
- établir une concordance entre l'efficacité clinique et la composition chimique de la plante.

- garder une démarche de soins individualisés.

L'Afrique est réputée pour la richesse de sa flore qui peut donner naissance à des soins de santé primaire, voire plus… et de nombreux produits pourraient être facilement commercialisés sous une forme adaptée si une législation adaptée le permettait.

L'Exemple de Yvette Parès est très évocateur des possibilités de développement de cette médecine traditionnelle. Entourée de praticiens de la médecine traditionnelle africaine, cette scientifique découvre la puissance thérapeutique des plantes contre des maladies graves, notamment la lèpre. Au milieu de la brousse sénégalaise, sa pratique s'éloigne de la science occidentale pour tout réapprendre des thérapeutes traditionnels, formés de génération en génération dans l'art de soulager et de guérir. Cela débouchera sur la création, en 1980, d'un Centre de Soins antilépreux, devenu plus tard l'hôpital traditionnel de Keur-Massar. La création de l'Hôpital Traditionnel de Keur-Massar réhabilite la médecine traditionnelle africaine. Et après 20 ans d'activité, un bilan apparaît : des résultats remarquables des traitements antilépreux ; prévention de la lèpre infantile, de différentes maladies infectieuses bactériennes, la tuberculose ; et aussi l'essor de la pharmacopée traditionnelle, la création d'associations de tradipraticiens …

Ainsi, de nombreuses associations collaborent avec des tradipraticiens et appréhendent leurs façons de faire brillantes, adaptées à l'environnement et aux valeurs culturelles et spirituelles. Il convient d'inclure ces pratiques dans la lutte contre les fléaux sanitaires. Parfois, malgré les résultats, l'opposition ne désarme pas et n'accepte pas les compétences des tradipraticiens. Pourtant 80% de la population mondiale recourt à la médecine traditionnelle. N'est ce pas la meilleure preuve de l'adaptation aux réalités culturelles ?

Conclusion

Malgré la sujétion coloniale, l'action du christianisme missionnaire, l'apport des associations humanitaires, l'occidentalisation des mœurs, l'Afrique conserve son sens propre dans ses rapports à la vie, à la mort, à la maladie, qui témoignent d'un perpétuel compromis entre naturel et surnaturel. L'esprit des populations reste marqué par ce sens commun à toute l'Afrique, bien que peut être transformées au travers d'idées importées.

L'action des tradipraticiens et l'étude de leurs pratiques ne peuvent se concevoir que si on est capable de pénétrer le système de pensée de cette culture propre à l'Afrique, aux sociétés de précarité.

Nous approuvons, non pas ce qui pourrait apparaître comme un retour à des pratiques de santé ancestrales, mais une relocalisation de ces pratiques, en accord avec la culture où ces pratiques prennent place. La phytothérapie peut être un outil adapté à cette relocalisation, si elle reconnaît ses limites et fait valoir sa complémentarité.

Bibliographie

1- Pousset Jean-Louis. Plantes médicinales africaines, possibilités de développement, tome II. Marketing, 1992. 159p. (Ellipses).

2- Saulnier Pierre. Plantes médicinales et soins en Afrique, manuel d'utilisation. Sépia, 1998. 128p.

3- Faculté Libre de Médecines Naturelles et d'Ethnomédecine. Plantes africaines, cours n°7. 53p.

4- Dupuis Benoît. Rapport de stage, CHR de Dori, Burkina Faso. 16p.

5- Onimus M, Vouillot JM, Clerc G. L'artémisine en tisanes. Un projet de production locale pour le traitement du paludisme dans les pays les plus pauvres. 2009. 17p.

6- Plantes médicinales d'Afrique. [En ligne]. XITI, 02 juin 2010. [Consulté en septembre 2011]. Disponible sur : http://www.africa-plants.com

7- Parès Yvette. La médecine africaine, une efficacité étonnante. Yves Michel, 2004. 221p.

8- Delaude Clément. Afrique, guérisseurs, plantes médicinales et plantes utiles. Maisonneuve et Larose, 2004. 319p.

9- Parès Yvette. Perles de sagesse de la médecine africaine. Yves Michel, 2009. (Ecologie).

10- Jardins du monde. [En ligne]. XITI, 18 janvier 2011. [Consulté en septembre 2011]. Disponible sur : http://www.jardinsdumonde.org

11- Pignarre Philippe. Le grand secret de l'industrie pharmaceutique. La découverte, 2002. 196p. (Poche/essais).